

## Comptes rendus de livres

### YVES LABERGE

Compte rendu de

Savatier, Thierry. 2006. *L'Origine du monde : Histoire d'un tableau de Gustave Courbet*. Paris : Bartillat.

Pp. 250, illustrations en couleurs, 12 pl., index, ISBN 2-84100-377-9, 20€.

Il fallait oser : consacrer un ouvrage complet uniquement à la toile la plus controversée de tout le XIX<sup>e</sup> siècle, « L'Origine du monde », de Gustave Courbet. Cette toile unique, créée en 1866, a eu une histoire à la fois curieuse et rocambolesque en raison de son sujet même, la représentation sans complaisance et sans voile de l'intimité féminine avec une audace autrefois inimaginable. Plus qu'un simple tableau montrant une femme nue, « L'Origine du monde » offre un gros plan sans équivoque qui laisse hors-champ tout ce qui n'est pas érotique.

Avec intelligence, Thierry Savatier présente l'œuvre de Courbet avec des superlatifs précis mais néanmoins appropriés, tous hérités du passé : « une symbolique puissante qui fait peur (aux hommes, bien entendu). Sujet scabreux, provocation choquante, pochade pornographique sans importance » (11). La quatrième de couverture ajoute d'autres jugements éloquentes : « scandale majeur de l'histoire de l'art, objet de fascination et de répulsion ».

L'intérêt du livre de Thierry Savatier est double : à la fois historique et sociologique. Puisque « L'Origine du monde » n'est visible au Musée d'Orsay que depuis 1995, cette accessibilité relativement récente signifie que le tableau a circulé durant plus d'un siècle d'une manière restreinte. Beaucoup en ont entendu parler, mais bien peu d'amateurs avaient pu voir l'original avant cette date. De la Hongrie au Japon, des collectionneurs privés — dont le baron Hatvany et le psychanalyste Jacques Lacan — en ont été les propriétaires successifs et discrets. Avant 1995, les rares reproduc-

tions apparaissant dans des catalogues consacrés aux œuvres de Courbet (ou à des ouvrages sur l'érotisme dans l'art) ne mentionnaient jamais le nom du propriétaire du tableau, mais uniquement qu'il appartenait à une « collection privée ». Discrètement, la toile a été tour à tour revendue, confisquée, volée, dissimulée, portée disparue, retrouvée, puis offerte en dation à l'État français (155 et 201). Des reproductions d'origines diverses (et parfois douteuses) ont circulé clandestinement (186). Des copies ou des adaptations en ont été réalisées, entre autres par André Masson, en 1954 (157). Exceptionnellement, la toile fut exposée publiquement au Musée de Brooklyn, à New York, en 1988, lors d'une rétrospective consacrée à Courbet (186).

Au départ, cette toile auréolée de mystère était une commande du riche diplomate turc Khalil-Bey, en mission à Paris, qui demanda à Courbet une « toile impossible » (49). L'œuvre fut réalisée au cours de l'été 1866, contre une forte somme. Par la suite, « le diplomate accrocha "L'Origine du monde" dans la salle de bain » (69). Afin d'éviter les regards indiscrets, Khalil-Bey fit installer un rideau devant la toile (69). Il l'observait en secret et ne la montra seulement qu'à quelques-uns de ses proches.

L'ouvrage de Thierry Savatier est très bien documenté à tous les niveaux et pour toutes les époques. L'auteur a même réussi à reproduire de rares commentaires émanant des premiers observateurs de « L'Origine du monde », en 1866. L'un d'entre deux avait écrit :

C'était chez Khalil-Bey, là où se trouvait ce fameux tableau, le chef-d'œuvre, paraît-il, de Courbet : « L'Origine du monde ». Une femme nue, sans pieds et sans tête. Après le dîner, on était là, regardant ... admirant.... On s'épuisait en phrases enthousiastes : C'est merveilleux. [...] On recommençait.... Cela durait depuis dix minutes. Courbet n'en avait pas assez. A la fin, on s'arrêta, on ne trouvait plus rien. (75)

En dépit de quelques digressions hasardeuses au troisième chapitre, on doit reconnaître que Thierry Savatier écrit admirablement bien ; son essai a parfois les qualités des meilleurs romans de notre temps, par exemple lorsqu'il parle d'un « Courbet au paroxysme de l'autosatisfaction » (75). L'auteur connaît très bien l'histoire culturelle et littéraire de la France. Son livre est fascinant et instructif ; je prédis qu'il sera bientôt introuvable, un peu comme les premiers livres des Éditions Jean-Jacques Pauvert.

## BARBARA M. GRAVINESE

Review of Adams, Annmarie. 2008. *Medicine By Design: The Architect and the Modern Hospital*. Minneapolis, MN: University of Minnesota Press.

Pp. 240, black and white illustrations, endnotes, bibliography, paper, ISBN 081665114-0, \$28.95.

In today's world, design refers as often to biomedical engineering as it does to aesthetics. It may be said that Annmarie Adams has combined these two interpretations in the approach she has taken with her recently published *Medicine by Design: The Architect and the Modern Hospital*. For Adams, buildings and architecture function as social agents and in this book that concept is applied specifically to the hospital building.

Using Montreal's old Royal Victoria Hospital (RVH) as her major point of reference—though not her only material source—Adams suggests that as a special building type, the hospital has played a major role in the development of modern medicine. She invites the reader to reflect on how architectural features give expression to, and help form, cultural attitudes that reinforce and solidify gender roles and relationships, as well as class distinctions. Adams posits that the separation of space, including living quarters for nurses and resident doctors, for example, reflected the social mores of the day, just as separate entrances for the poor and the wealthy reinforced class distinctions (36). To illustrate the relationship between hospital design and 20th-century medicine, Adams considers the impact of construction materials, light, space and the movement of air on patient care, workspaces and living quarters for medical personnel (10, 17, 78, 84, 113).

Through five chapters, *Medicine by Design* examines the roles played by patients, nurses, doctors and architects in the design of the early 20th-century

hospital. Chapter 1 positions the study in 1893, the year the Royal Victoria Hospital was built. Adams presents an intimate view of the hospital as an urban character in a narrative that highlights the Royal Victoria Hospital's multifaceted role in health care, staff housing and as a tourist attraction. At the same time, she discusses in detail the interconnections between the architectural features of the pavilion-plan hospital and emerging trends in medicine.

Chapter 2 focuses on the patient as it examines the intersections between hospital spaces and patient care. The advent of germ theory and the manner in which it altered patient care and facility requirements—bringing sinks and sterilization methods into surgical suites and milk pasteurization into food services—is one example of how early 20th-century hospital design and new understandings of disease complemented each another.

The nurse is featured in chapter 3. Here, Adams considers the role of the nurse from numerous perspectives, including training and staffing. Among other issues, she explores how hospital design supported the interaction between nurses and patients, as well as between nurses and physicians. Contrasting the physical space of the nurse to that of the resident physician, Adams points to how the living and working quarters of each reflected their different social status, both in medicine and society.

Chapter 4 outlines the development of the professional relationship between the doctor and the architect. By the late 19th century the anonymous